

VINGT-TROISIÈME

BANQUET ANNUEL

DES ANCIENS ÉLÈVES

DE

L'ÉCOLE DE SORÈZE

DIRECTIONS

FRANÇOIS ET RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS ET DE BERNARD

Année 1867

PARIS

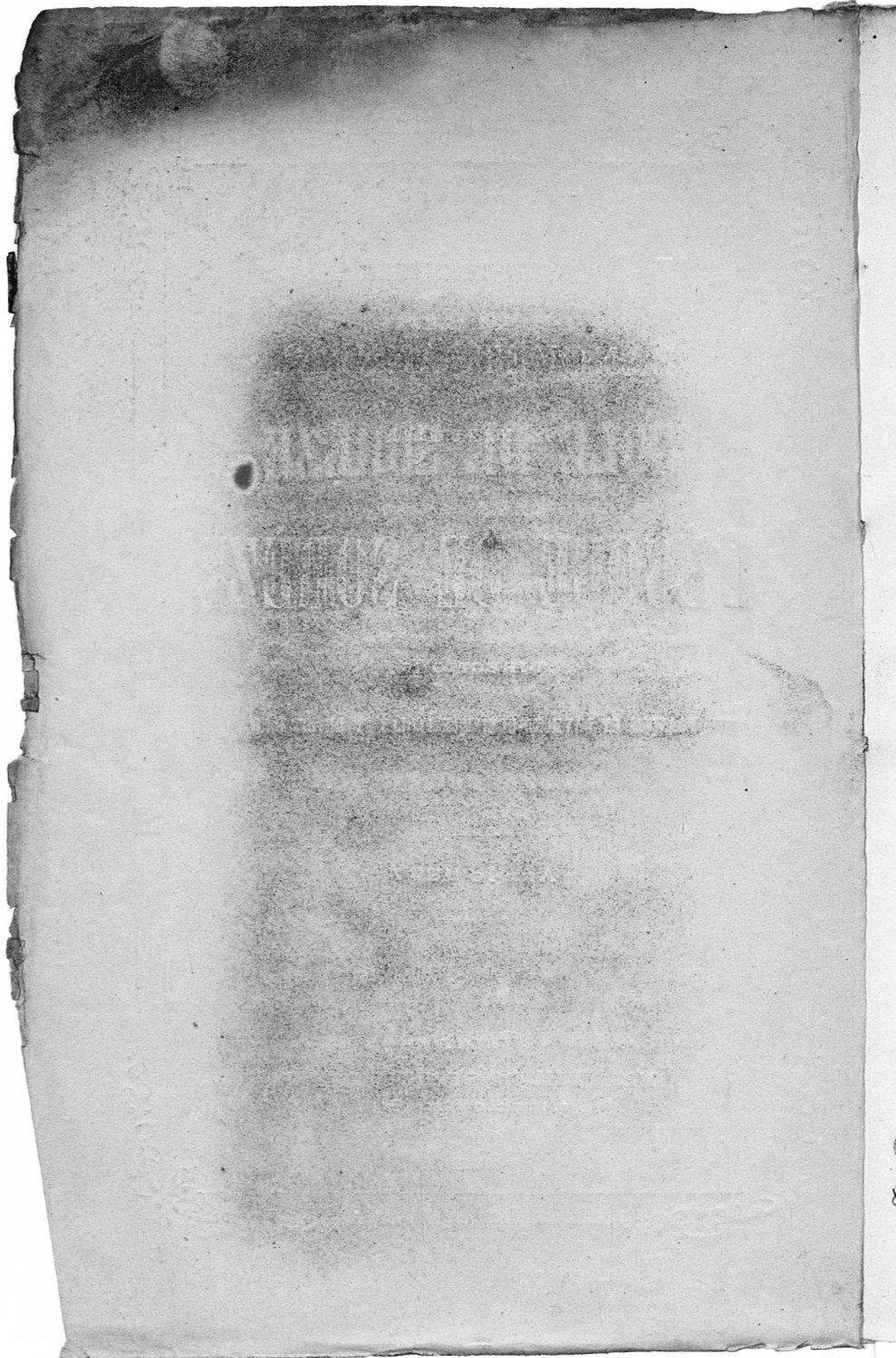
IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET C^e

5, RUE COQ-HÉRON, 5

1867

Rec.

8° A. 55 (771)

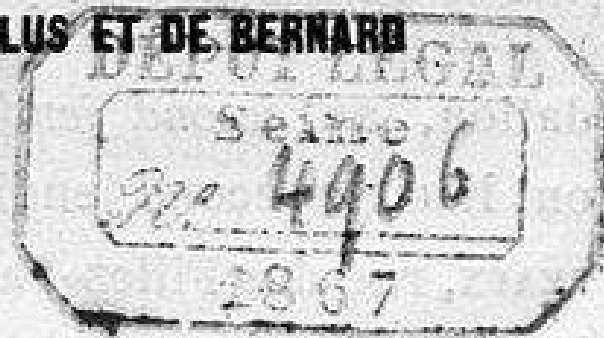


VINGT-TROISIÈME
BANQUET ANNUEL
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE
L'ÉCOLE DE SORÈZE



DIRECTIONS

FRANÇOIS ET RAYMOND-DOMINIQUE FERLUS ET DE BERNARD



—
Année 1867
—

PARIS

IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET C.

5, RUE COQ-HÉRON, 5

—
1867

Rec.

8^e R

Sp

(1777)

AVIS

Indépendamment du *grand banquet annuel*, fixé, de fondation, au *second jeudi* de mai, de *petits banquets mensuels* ont lieu, le *second jeudi* de chaque mois, au restaurant CHAMPEAUX, rue des Filles-Saint-Thomas (place de la Bourse), dans le *réfectoire* duquel on est toujours sûr de trouver, ce jour-là, un certain nombre de camarades, à côté de qui on peut venir s'asseoir, sans avoir eu besoin de se faire inscrire et annoncer

VINGT-TROISIÈME

BANQUET SORÉZIEN⁽¹⁾

9 Mai 1867

PRÉSIDENCE DE CHARLES NOUGUIER

Le banquet de cette année a été certainement un des plus intéressants depuis l'origine de l'Association fraternelle Sorézienne. On pourra en avoir une idée, quoique incomplète, par la lecture des documents, prose ou vers, qui s'y rapportent, et dont le texte est reproduit plus loin.

Ont assisté à ce banquet : MM. ALBY (Ernest), ARMAN, AUDOY, BARBE, BAUDE, DE BENTZMAN, DE BOISBOISSEL, CASSICOURT, CAZALIS (Adolphe), CAZALIS (William), CHAMPION, CHANET, DENUC, DERAMOND, DESMAREST, DE VAUX, GRASSI, GUIRAUD, LANGLADE, LEYGUE, MAS, NOUGUIER 1 (Henri), NOUGUIER 2 (Charles), NOUGUIER 3 (Louis), OLONBEL, PASTURIN (Elie), PICCIONI, PIFFARD, ROC, SACALY, SEGUY.

(1) Diverses causes exceptionnelles ont retardé l'impression du compte rendu des deux dernières années. Cette lacune va être remplie, mais sans retarder la distribution du présent compte rendu.

Trois invités avaient pris place au *réfectoire* du Grand-Hôtel : FERLUS, ancien élève et ancien professeur, Emile BARRAULT et CASABON. — LEMONNIER et PAGE ont été empêchés et ont fait parvenir l'expression de leurs regrets, bien partagés par leurs anciens disciples. La pensée des convives est allée retrouver, dans leur retraite, GRASSI et PEYRÉ, qui ont laissé de si bons souvenirs et qui sont venus s'asseoir d'autres fois à la table commune.

Trop d'absences de camarades nous ont privés aussi d'éléments heureux pour notre banquet annuel ; mais que d'incidents divers dans la vie ! Ceux de nos anciens condisciples qui n'ont pu venir avec nous se sont empressés de nous écrire et de nous dire la cause de leur absence. De SAINT-PAUL, entre autres, nous a fait part de la maladie très-grave de son fils (heureusement rétabli depuis), et nous a exprimé les sentiments les meilleurs de bonne et sincère fraternité.

Entre le premier et le second service, AUDOY, trésorier de l'Association, a donné lecture du rapport financier.

Voici le texte de ce rapport :

« **CHERS CAMARADES,**

» Ce n'est pas un morceau de littérature que je viens vous soumettre, c'est le compte rendu de l'administration de vos finances. Notre ami HENRI NOUGUIER, qui avait si longtemps supporté le poids des doubles fonctions de secrétaire et de trésorier, a désiré s'alléger d'une partie du fardeau. Depuis notre dernier banquet, j'ai été chargé de la tenue des écritures ; mais je ne surprendrai personne en vous disant que HENRI NOUGUIER s'est réservé, avec les fonctions de secrétaire, la partie la plus pénible et la plus ingrate de la tâche.

» Les recettes de l'exercice compris entre nos deux banquets de 1866 et 1867 se sont élevées à un total de 2,595 fr. Les dépenses pendant [la même période ont atteint le chiffre

de 2,549 fr. 63 c. Il ne reste en caisse que 45 fr. 35 c. Les cotisations supplémentaires de l'exercice viennent à peine d'être recouvrées et aussitôt employées aux secours urgents dont HENRI NOUGUIER ne m'empêchera pas de vous dire qu'il avait souvent fait l'avance quand la caisse se trouvait vide. Aussi ne sera-t-il pas aisé de pourvoir aux besoins futurs avec un solde si modeste, augmenté même de quelques cotisations à faire rentrer.

» Presque toutes nos recettes se font à Paris. Il n'est pas besoin de dire que les cotisations supplémentaires sont entièrement bénévoles à l'égard de chacun et *ad libitum* quant à leur taux, depuis les 500 fr. de notre camarade NUBAR-PACHA jusqu'au chiffre modeste de 10 fr., qui n'est pas moins bien accueilli ni moins bien apprécié comme témoignage de sympathie pour notre œuvre. Ces cotisations s'ajoutent à celle de 10 fr. versée par chacun au banquet annuel pour parer d'abord à quelques frais accessoires et dont le solde est ensuite versé à la caisse de secours.

» Nous avons peu réclamé et moins obtenu de la province. Ce n'est pas qu'il nous soit resté aucun souvenir amer d'une missive aussi grotesque qu'anonyme, venue de Toulouse il y a quelques années, et dont l'ingénieux auteur exprimait la flatteuse persuasion que les cotisations provinciales nous servaient à banqueter ici. Peut-être n'est-il pas téméraire de douter que ce camarade inconnu puise dans sa générosité envers la caisse de secours le droit de contrôler l'emploi des fonds qu'elle reçoit. En revanche, quelques amis des départements répondent tout autrement à notre appel et viennent même au-devant de nos demandes.

A ceux-là tous nos remerciements pour avoir compris que l'absence, en province, de tout centre Sorézien secourable aux besoins de chaque localité ferait peser sur l'Association parisienne des charges dépassant de beaucoup ses forces. Aussi est-elle obligée de se restreindre bien en deçà de ses désirs, ne faisant d'exception que pour son berceau, pour Sorèze. Ce matin même, ont dû y parvenir vingt-trois bons sur la poste, de 10 fr. chacun, adressés à pareil nombre de vieux serviteurs ou à leurs veuves, car beaucoup sont morts. Les destinataires de ces modestes offrandes pourront du moins, le jour même de notre banquet, dîner un peu mieux

qu'à l'ordinaire. Voici leurs noms, dans lesquels vous retrouverez autant d'échos de vieux souvenirs. (*Suivent les noms*).

Sur les 2,549 fr. 65 c. de dépenses de l'exercice, 2,375 fr. 75 c. ont été donnés en secours. Le reste consiste en débours divers. Les secours constituent la partie discrète de notre tâche, mais ces dépenses sont cependant accompagnées de quittances, offertes, comme toute la comptabilité, au contrôle de chacun de vous.

Permettez-moi de terminer cet aride compte rendu par un vœu qui trouvera, j'en suis certain, de l'écho dans le cœur de tous. Puissent nos préoccupations sur les secours à distribuer, sur la caisse à remplir, durer bien longtemps encore ! Puissions-nous ne pas avoir de longtemps à réaliser de ces tristes économies qu'amène la disparition de noms qui nous sont chers !

Et comme il me semblerait impossible de terminer ici quoi que ce soit autrement que par un toast, buvons à la prospérité, à l'opulence de notre caisse de secours !

Une satisfaction unanime a accueilli ce rapport. Le sentiment d'avoir fait quelque bien donne plus de saveur à chaque plat d'un dîner, plus de bouquet à chaque vin.

Quand le champagne a fait, au second service, éclater sa bombe, signal du feu d'artifice en prose et en vers, le président CHARLES NOUGUIER a pris le premier la parole, et a porté le toast de fondation : *A l'association et à la fraternité des anciens élèves de l'ancienne école de Sorèze*. Il s'est exprimé avec ce bonheur d'à-propos et cette chaleur d'âme auxquels il nous a habitués. Ce toast répondait trop bien aux sentiments de tous les convives pour ne pas être reçu, comme tous les ans, avec une véritable sympathie et les plus vifs applaudissements.

ELIE PASTURIN a porté ensuite, en quelques mots heureux, le second toast, également de fondation : *A la mémoire des anciens fondateurs et directeurs, et aux anciens professeurs de notre école de Sorèze*.

EMILE BARRAULT a répondu. Nous sommes heureux qu'il ait bien voulu nous donner par écrit le texte de cette improvisation, reproduit avec une exactitude presque sténographique :

« MESSIEURS,

» Au nom de mes collègues, présents et absents, je vous remercie d'avoir toujours voulu que le professorat de Sorèze fût représenté à vos banquets. En mon nom personnel, j'ai des actions de grâces particulières à vous rendre ; je n'ai fait que traverser Sorèze, j'y ai professé deux années seulement, de 1825 à 1827, et il vous a plu de me conférer la naturalisation à bref délai ; j'étais digne de cette faveur par mon attachement à votre école.

» En 1825 — votre invitation m'oblige à retourner à quarante-deux ans en arrière — en 1825, dis-je, notre siècle comptait le quart de sa durée, et déjà se manifestait dans les lettres, les arts, les sciences, la philosophie, l'économie sociale, ce que je nomme la renaissance de l'esprit humain au dix-neuvième siècle. J'habitais Paris, tout heureux d'assister au spectacle de cette magnifique efflorescence, lorsque des incidents de ma vie privée me forcèrent à accepter mon pain là où il me serait honorablement offert ; je partis alors pour Sorèze comme pour un exil... Mais, je me hâte de le déclarer, jamais exil ne fut plus doux. Au bout de quarante-deux ans, messieurs, c'est avec attendrissement que je salue votre maison, dont je vois réapparaître la façade monumentale, les grandes lignes d'architecture, les cours si vastes, les beaux arbres séculaires.

» Il y avait au pied de la Montagne-Noire un centre d'études, supérieur à tous les centres d'études de la France, par la largeur des méthodes, par une heureuse habitude de relations affectueuses entre les maîtres et les élèves, tradition que vous ne laissez point dépérir. Tout le progrès de l'enseignement est là, messieurs ; d'une part, perfectionner les méthodes, afin de mettre l'instruction à la portée de tous ; de l'autre, établir des rapports de famille entre les enseignants et les enseignés. Et ce sera alors un aimable et grand

art que l'art d'élever la jeunesse, c'est-à-dire de faire pénétrer dans cette fleur si rapide, l'idéal du vrai, du juste, du bon, afin que les fruits de l'avenir valent mieux que les fruits du présent. Je l'avoue, je fus étonné de découvrir loin de Paris une sorte de petite université en avance sur la grande, des professeurs à la hauteur de leur programme. LAÏRLE, SERRES, GRASSI, ARRIGHI, MARTIN, DUCLOS et d'autres dont les noms ne me reviennent pas en ce moment. Mais parmi ces hommes distingués il y en avait un d'éminent, notre maître à tous, FERLUS.

» Il venait d'abdiquer, il s'effaçait discrètement devant son successeur; néanmoins il retenait malgré lui l'autorité qui seyait si bien à sa dignité avenante. Deux traits le caractérisaient : il était spirituel, il était humain. C'était un vrai fils de ce dix-huitième siècle qui, à son éternel honneur, représente à la fois l'esprit et la philanthropie, qui eut tout ensemble l'ambition de l'universalité intellectuelle et l'ambition de l'universalité sympathique, qui fit l'encyclopédie et embrassa le genre humain.

» Tels étaient les traits généraux de la physionomie de FERLUS; le trait personnel, c'était l'excellence dans les lettres. Le fond de ses premières études, étendu et solide, avait eu son couronnement à l'Ecole normale supérieure de Paris, instituée par la République, où les maîtres les plus illustres professèrent à l'usage de l'élite des professeurs de la France assise sur les bancs. J'ai connu peu d'esprits aussi délicatement littéraires. Au temps dont je vous parle, il était mis à l'épreuve par la querelle des classiques et des romantiques, qui avait tant de retentissement alors, et, grâce à l'heureux équilibre de ses facultés, il ne se montrait point exclusif. Il était de ces hommes de la tradition qui ne se verrouillent pas contre les nouveautés, qui leur entrouvrent la porte afin de les juger, et qui la leur ouvrent à deux battants lorsqu'elles justifient leur avènement.

» Et maintenant, messieurs, parlons du fidèle ami de Ferlus, de CAVAILLE, dont tout à l'heure on me rappelait le nom... Comment l'aurais-je oublié, puisqu'il avait été mon prédécesseur dans l'enseignement des belles lettres? Ce n'est pas sans terreur, je le confesse, que je succédais à un maître aussi renommé, et j'étais curieux de le connaître. Un ami

commun, JACQUES RESSEGUIER, nous réunit à sa campagne sous le même toit et à la même table.

» Si nous n'avons pas eu le temps de nous aimer, nous avons eu du moins celui de nous estimer. C'était un causeur toujours agréable, toujours piquant ; sa parole avait naturellement une saveur caustique et fine. C'était mieux encore, c'était un littérateur consommé, jugeant de la prose et des vers avec une égale compétence. Après avoir joui de sa conversation pendant quelques jours, je compris qu'il avait dû être un admirable professeur de rhétorique ; c'est justement qu'il était populaire dans tout le midi depuis plus de trente années, parce qu'il y avait eu chez lui une flamme toujours nouvelle pour communiquer à toutes les générations qui lui passaient par les mains, l'admiration et l'enthousiasme des immortelles beautés de notre langue.

» Mais les adorateurs des beautés consacrées sont difficiles aux beautés qui n'ont pas encore la sanction du temps, qui d'ailleurs ne se produisent pas sans taches. Que de spirituelles amertumes CAVAILLE n'avait-il pas contre les sublimités risquées, contre l'afféterie dans la trivialité ; amertumes légitimes s'il n'eût pas été trop disposé à penser que le romantisme n'était qu'une débauche éphémère de l'imagination poétique ! Le romantisme était l'un des incidents de cette renaissance de l'esprit humain dont je vous entretenais en commençant, et qui fera la gloire de notre siècle. La querelle s'est éteinte, parce que la tradition et la nouveauté se sont peu à peu réconciliées ; le fleuve limpide et rétréci, le torrent vaste, impétueux et bouillonnant confondent aujourd'hui leurs eaux dans un lit plus large et paisible.

» Ce que CAVAILLE avait peine à comprendre, quelle que fût la supériorité de son sens critique, FERLUS le pressentait peut-être. Il était plus ouvert et n'avait rien de l'intraitable sévérité de l'homme de collège ; il était homme du monde. Cet éloge décerné à un chef d'éducation peut paraître singulier et me semble conforme à toutes les convenances. FERLUS pensait avec raison que l'école qui prépare au monde ne doit pas en être séparée par une haute et épaisse muraille avec des jours de souffrance. Il voulait que la jeunesse fût initiée à la réalité avec laquelle tôt ou tard elle sera en contact ; éminemment sociable, il la façonnait pour la société en lui

inspirant le goût du savoir-vivre, des bonnes manières, de la politesse. Enfin il avait la vertu suprême de l'éducateur : l'amour de la jeunesse. Sans doute, il regretta quelquefois de vivre loin de ce brillant théâtre de Paris où il aurait marqué sa place ; sans doute il eut ses accès de mélancolie en voyant au prix de quelles intrigues et de quelle corruption les succès s'obtiennent ; cependant sa sérénité habituelle ne fut jamais sérieusement troublée. Il était si heureux d'aller à sa jeunesse, si heureux de l'appeler à lui, et c'est d'une veine sincère que partait ce vers :

« Je m'entoure d'enfants pour ne pas voir les hommes. »

» Tout cela n'est plus, messieurs ; tout cela a disparu ; ainsi le veut la destinée commune ; le triste, c'est que la tradition est interrompue pour toujours peut-être. Sorèze a passé en d'autres mains. Notre maison a cessé de nous connaître et nous ne la connaissons plus. Que voulez-vous ? — Par sa situation géographique et par son importance dans le Midi, Sorèze ressemble à une de ces forteresses que des adversaires se disputent avec jalousie. Nous en avons été dépossédés par des traités auxquels nous n'avons pas souscrit, et nous ne savons quand, comment, par quels traités nouveaux la garnison actuelle sera amenée à l'évacuation. A Dieu ne plaise que je juge témérairement ce qui se fait dans cette école à laquelle nous sommes devenus étrangers ; quoi qu'il en soit, il nous est permis d'invoquer avec orgueil ce qui fit nos mérites, la largeur de nos méthodes, l'esprit généreux et libéral de nos enseignements, l'excellence de nos maîtres, nos amitiés fraternelles, et nous pouvons dire sans forfanterie :

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où nous sommes. »

On comprend sans peine, même à la simple lecture dépouillée du prestige de l'organe et du geste, l'impression qu'a dû produire et qu'a produite cette allocution. Elle nous

a rappelé qu'EMILE BARRAULT avait été, à Sorèze, professeur d'éloquence.

ELIE PASTURIN a complété ce tableau-portrait par quelques anecdotes caractéristiques et piquantes sur LAÏRLE, SERRES et CAVAILLE.

SACALEY a pris à son tour la parole, et a porté le dernier toast sacramentel. Il a dit :

« MES CHERS CAMARADES,

» Tous nous avons subi de pénibles épreuves. En vain aurions-nous tenté de nous soustraire à la loi fatale ; le plus jeune et le plus folâtre des collets jaunes a déjà sans doute été frappé de quelques rudes coups du temps. Mais, en braves enfants de Sorèze, nous n'avons pas lâchement courbé la tête sans regarder autour de nous, sans observer, sans réfléchir. Eh bien ! chers camarades, que de l'expérience chèrement acquise, sagement mise à profit, jaillisse ici une source aussi limpide que ces eaux merveilleuses qui, sous les grottes de la montagne, désaltèrent nos lèvres par la course échauffées ; trempons-nous-y, le sein nu, et que sa douce fraîcheur calme les agitations qui peut-être autre part nous attendent.

» Plus ou moins mêlés au travail souvent passionné de la société moderne, nous avons choisi notre place sur les différents rayons du cercle dans lequel se meut l'humanité. Ici, chers camarades, resserrons-nous en un centre inviolable d'affection où, seule, s'ouvre dans nos cœurs, suivant l'expression du poète, la fleur bleue des souvenirs. Le bon LAÏRLE, notre maître vénéré, nous disait : Mes amis, supposez dans les autres autant d'intelligence, de bon sens, de qualités que vous vous en attribuez. Ne jugez pas, ne condamnez pas. — Rappelons-nous ces prudentes leçons, mes chers camarades, et contentons-nous de nous aimer.

» Nous, présents à ce banquet, restons liés à une chaîne vivante dont la solidité défie la rouille et les ébranlements. Les absents regrettés s'y attachent, je me plais à le croire ; car Sorèze est un signe qui ne saurait jamais être renié. Moi, ancien parmi vos anciens, je ne puis guère plus que le sa-

luer et le toucher avec amour, d'une main affaiblie ; mais il sera gardé fièrement jusqu'au dernier de nous qui l'emportera au tombeau. Alors — triste crainte ! — l'oubli ne le menace-t-il pas ? Et cependant les idées qu'il représente nourriront — de plus en plus substantielles — cet avenir dont, pleins d'espoir, nous prévoyons la triomphante existence, malgré les difficultés et les douleurs de son long enfantement.

Le germe de ces généreuses idées a été déposé dans nos esprits dès une époque où les feuillets de l'histoire écrite en actions par nos pères étaient tantôt déchirés, tantôt défigurés. Nous l'avons cultivé sous le soleil bienfaisant comme sous la tempête. S'il a porté des fleurs de divers parfums, des fruits de goûts divers, chacun — en vous retrouvant fidèles à ces réunions, en vous écoutant, j'en suis assuré — chacun s'est efforcé consciencieusement d'en développer l'excellence et la vigueur.

» Aussi, mes chers camarades, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, les Soréziens demeurent étroitement unis. Les pauvres, les malheureux — les plus chéris, s'il y avait des préférences — n'envient pas les favorisés de la fortune, ils se réjouissent de la prospérité de leurs frères, et il ne suffit pas à ceux-ci, prêts à secourir les peines discrètes, de tendre les bras à leur camarade battu de l'adversité ; ils l'attirent sur leur poitrine et lui crient, en mêlant leurs larmes aux siennes : Sois confiant, nous voulons te consoler.

» Loin de cette amicale enceinte, dans le tumulte du monde, comment seraient appréciées ces pauvres paroles qui sortent d'une voix profondément émue, quoique par l'âge et la raison apaisée. Je vois d'ici le sarcasme grimaçant. Mais vous, chers camarades, l'oreille fermée aux bruits du dehors, vous les comprendrez et les accueillerez, je l'espère, quelque peu qu'elles vaillent, avec le sentiment qui les inspire. Au nom si cher de Sorèze, oubliant les intérêts, les passions en lutte et le culte du louis d'or, continuons la petite église où la foi dans le dogme de la fraternité soit constamment confessée et remplissons nos verres pour les vider d'un trait « à tous nos camarades présents ou absents, riches ou pauvres, heureux ou malheureux. »

Les applaudissements émus qui ont suivi ce toast ont été la manifestation la plus énergique des sentiments dont chacun était animé.

Ces discours, ces émotions, poésie du cœur, ont trouvé une suite toute naturelle dans les poésies en vers que ERNEST ALBY, FERLUS et HENRI NOUGUIER ont fait entendre. On va les lire, et nous dirons, en terminant, que c'est une douce chose que ce banquet annuel où, heureux comme FERLUS, dont EMILE BARRAULT a rappelé le vers et la pensée, nous ne rencontrons point d'hommes, mais des enfants.

UN SOUVENIR DU VIEUX SORÈZE

PAR ERNEST ALBY, 1.

L'usage veut, messieurs, qu'à vos banquets, l'élève
Qui fut de l'Athénée, à Sorèze, se lève,
Et prête à cette fête un modeste concours
Soit avec la chanson, soit avec le discours.

Voici ma part : que n'est-elle plus riche !
J'ai, pour l'honneur de la maison,
Dans mon verger, que je laissais en friche,
Cueilli les fruits de l'arrière-saison.

Si vous daignez prêter l'oreille,
Et me traiter complaisamment ;
Le prix d'une faveur pareille
M'aura payé suffisamment.
Trois ans sont écoulés depuis que de Sorèze
J'ai revu le vallon qu'abrite *Bernicau*.
C'était le soir : j'allai m'asseoir sous un mélèze
Au pont *Crouzet* : de là, j'interrogeais l'écho.

Et ma voix se perdait dans ces profonds silences
Où s'agite le rêve aux tièdes somnolences.
La *Rigole* et le *Sor* mêlaient leurs clairs ruisseaux.
Je m'inquiétais sur la Naiade imprudente
Qui fuit et sur le Faune, à l'ivresse impudente,
Qui, l'œil en feu, l'épie à travers les roseaux.
La lune, en plein éclat, versait sur la campagne
Ses rayons argentés que le calme accompagne,
Quand la Muse, d'un coup, s'éveillant follement
En vers harmonieux murmura mollement

Ces strophes à la nuit. — Une rare trouvaille !
— Comment ? Ces vers sont dans les cordes de Cavaille.
C'en est assez pour m'inciter,
Messieurs, à vous les réciter.

Dans les airs suspendue
La Nuit, au front voilé,
Glisse dans l'étendue
Sur son char étoilé ;
Et les Heures fidèles
Qui ne s'arrêtent pas,
En repliant leurs ailes
S'enlacent sur ses pas.

Ma bien-aimée, avant que l'ombre
Ne devienne plus sombre,
A la fraîcheur du soir,
Près de moi viens t'asseoir.

Phœbé, sur son passage,
Dans la courbe des cieux,
Comme la vierge sage,
Vient d'allumer ses feux.
Dans cette paix profonde
Qui succède au grand jour,
S'éveille tout un monde
Aux baisers de l'amour.

Ma bien-aimée, avant que l'ombre
Ne devienne plus sombre,
A la fraîcheur du soir,
Près de moi viens t'asseoir.

Les Nymphes attroupées
Dans un lointain changeant,
Frappent leurs mélodies
Sur le sistre en argent.
Les Faunes, en cadence,
Accourent à leur voix ;
Puis le rire et la danse
S'éteignent sous les bois.

Ma bien-aimée, avant que l'ombre
Ne devienne plus sombre.
A la fraîcheur du soir,
Près de moi viens t'asseoir.

J'en étais là, poursuivant dans mon rêve,
La jeune fille, aux pieds nus sur la grève,
Lorsque le chien du moulin court sur moi,
Et me fait fuir dans un piteux émoi.

Le lendemain, j'entrais dans le collège.
N'enviez pas, messieurs, ce privilège.
Cette visite est triste et ne peut inspirer
Que des regrets amers, qui ne font qu'empirer
A la longue, en sondant quelles métamorphoses
Un jour ont dû subir les hommes et les choses.
Le cœur serré, j'abandonnais ces lieux.
J'avais, hélas, des larmes dans les yeux.

Ainsi j'ai vu cette contrée
De notre enfance heureux séjour ;
Dans mon cœur la joie est rentrée
Sous le charme de ce retour.
Sur les murs j'ai cherché la trace
Des noms que vous aviez gravés.
A ces noms on n'a pas fait grâce,
Je ne les ai pas retrouvés.

J'allai m'asseoir à la fontaine
Où les ramiers chantent le jour ;
Dans mon cœur une voix lointaine,
Soudain répondait à son tour.
A ces accents remplis de charmes,
Mon âme était ravie au ciel,
Et mon ivresse avait des larmes,
Larmes plus douces que le miel.

J'ai poursuivi dans chaque chose
Le souvenir des anciens jours.

Dans l'oubli notre temps repose :
D'aucuns m'ont dit : C'est pour toujours !
La nuit, dans le miroir des songes,
Ferlus vers moi tendait sa main.
Charmant retour, heureux mensonges,
Vous n'avez pas de lendemain.

Je n'ai pas cru pouvoir vous taire
Les changements que j'ai trouvés.
Le vrai toujours est salulaire,
Il raffermir les éprouvés.

Mais nous avons ce soir une bonne fortune,
Celle de voir assis à la table commune,
Un ami bien longtemps vainement attendu ;
A la fin, notre appel, messieurs, est entendu.
Cher Emile *Barrault* ! quelle rencontre heureuse !
Vous aviez les ardeurs d'une foi généreuse,
Qui par l'indépendance et la sincérité
Ne réglait ses leçons que sur la vérité.
Laissez-moi vous marquer toute ma gratitude ;
Vous m'avez révélé la grandeur de l'étude.
C'est à vous que je dois, quand j'arrive au déclin,
Dans un milieu banal, à l'oubli trop enclin,
De demeurer fidèle au serment qui me lie,
De pousser au progrès cette sainte folie
Des apôtres nouveaux. Et, comme aux premiers jours,
Cher maître, je m'applique à vous suivre toujours.

Si d'un revers fatal notre école est atteinte,
Au foyer des *Ferlus* si la flamme est éteinte,
Pour ce soir, de vos fronts, écartez ce souci :
Ne cherchez pas Sorèze ailleurs, car.... le voici.
Par l'esprit, par le cœur, Sorèze ici s'affirme.
Vous présents, chers messieurs, mon dire se confirme.
N'avez-vous pas gardé, comme un dépôt sacré
Le noble enseignement par *Ferlus* consacré ?

Que le nouveau Sorèze, un jour, se mette en tête
D'ordonner un banquet pour célébrer sa fête.

Il présente son verre au vin de l'échanson,
Au dessert, il provoque une folle chanson.
Certe, il aura le trait, la verve, la vaillance ;
Vous ne le verrez pas tomber en défaillance.
J'estime que plus jeune, il saura dans ses vers,
Mieux que nous, composer sur des modes divers.
Mais pour la liberté de l'esprit et de l'âme
Sa voix sera muette et son regard sans flamme.
Sur les bancs, n'eut-il pas des maîtres bien appris,
Enseignant à brider la Pensée à tout prix.
Surtout si la Pensée aborde le problème
De notre libre arbitre en face de Dieu même.
Je ne m'arrête pas, messieurs, sur ce sujet.
D'un trop grave débat il deviendrait l'objet.
J'en ai dit bien assez pour me faire comprendre.
C'est l'heure maintenant avec vous de reprendre
Mon verre et de chanter comme nos bons aïeux
Sans fard et sans façon quelque couplet joyeux.
J'emprunterai les tours et les images
Dont ils brodaient un gai refrain,
Au dieu du vin s'adressaient leurs hommages.
Bacchus était leur boute-en-train.

Chantons Bacchus, le dieu du vin,
D'un feu divin
L'ardente flamme
Brûle mon âme.
Chantons Bacchus, le dieu du vin.

De nos rondes dansantes
Il anime les jeux,
Des grâces séduisantes
Il ravive les feux.
Il désarme la haine
Qui trouble la raison,
A son char il enchaîne
La noire trahison.

Chantons Éros, le dieu d'amour,
Car à son tour

Sa douce flamme
Brûle mon âme.
Chantons Éros, le dieu d'amour.

Dès l'aube blanchissante,
Voyez du sein des mers
Vénus éblouissante
Sourire à l'univers.
Quand la Nuit, sous son voile,
Eteint les feux du Jour ;
Au ciel brille l'étoile,
L'étoile de l'amour.

Arrêtons-nous aux choses
Où le plaisir fleurit.
Courons cueillir les roses
Où l'amour nous sourit.
Cherchons un doux mystère
Où cacher nos ardeurs :
Foulons aux pieds la terre
Et ses vaines grandeurs.

Chantons l'amour, chantons le vin,
D'un feu divin
L'ardente flamme
Brûle mon cœur.
Chantons l'amour, chantons le vin.

LA FÊTE SORÉZIENNE

CHANSON

PAR L.-D. FERLUS

Air de *la Pipe de tabac.*

En mai, mon âme rajeunie
Retrouve ici le vrai bonheur.
Amis, pour prolonger la vie,
Nous devons nous aimer de cœur.
O Sorèze ! ton jour de fête
Qui nous réunit tous les ans,
Sur le Temps est une conquête,
Et nous redevenons enfants.

Ici, je suis heureux d'entendre
Raconter nos jeux, nos plaisirs ;
Et comment peut-on se défendre
D'être ému de ces souvenirs ?
Il me semble revoir encore
Les vieux rochers de Bernico !
Dans les bois, devant l'aurore !
A nos cris répondait l'écho.

Notre existence de collège
Avait des charmes à nos yeux ;
Nos promenades, le manège,
Rendaient tous les fronts radieux.
En amitié l'on est fidèle
Beaucoup plus que dans les amours ;
La sympathie est éternelle,
Puisque nous nous aimons toujours.

A ce banquet, jour d'allégresse !
Nous devons honorer Bacchus.
Dans les transports de notre ivresse
Dissipons des soins superflus.
Qu'il est doux de voir à mon âge
Un spectacle si ravissant !...
Du sort je puis braver l'outrage,
Notre Sorèze est bien vivant.

RIEN N'EST SACRÉ POUR UN ENFANT

CHANSON SORÉZIENNE

PAR HENRI NOUGUIER, 1.

(Sur l'air : *Rien n'est sacré pour un Sapeur.*)

Vers l'enfance tout nous ramène,
Surtout après un long trajet;
Car, de bonheur, comme de peine,
C'est un intéressant sujet
Qu'on a sans cesse pour objet.
C'est un charme qui nous attire;
Jeune ou vieux, nul ne s'en défend.
Et, cependant, il faut le dire,
Rien n'est sacré pour un enfant.

Que de fois, à la promenade,
La métairie a pu nous voir,
Pour une omelette assez fade
Payer avec notre mouchoir.
Et puis, sans craindre la police,
Piller et boire au même instant
{ La cave de m'sieur *Saint-Maurice*...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.
{ Boir' le vin de m'sieur *Saint-Maurice*...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.

Nous avions des ménageries
De toutes sortes d'animaux ;
Nous privions des souris, des pies,
Des geais, des faucons, des corbeaux.
Puis, chacun avait sa cassette,
Où maint livre grec, allemand
{ A *Faublas* servait de cachette...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.
{ *Faublas* y trouvait sa cachette...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.

Chez *Tissié*, nous criblions de pierres
L'armoire qu'on voyait au fond ;
Chez *Duclaux*, qui n' s'en troublait guères,
Collant des pantins au plafond ; (1)
A l'étude, en vaste murmure,
Mêlant à l'*im-biou* triomphant (2)
{ Tous les cris qu'a faits la nature...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.
{ Imitant les cris d' la nature...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.

D'un bout à l'autre de l'année,
Nous faisions, tirailleurs parfaits,
La guerre la plus acharnée
A la cohorte des préfets,
Flanquant à tel ou tel eunuque,
Au moyen d'un renforcement,
{ Son chapeau jusque sur la nuque...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.
{ Un renforc' ment jusqu'à la nuque...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.

(1) *Duclaux*, professeur d'histoire et de géographie (et de jeux de mots et calembours), nous dit en entrant dans sa classe et y apercevant les pantins que nous avions plantés au plafond :

« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? »

(2) Cri guttural, d'un grand effet au milieu d'un *bafouement* et de la création de *Bouliech* 1, (de Mèze).

Amoureux de toutes les femmes,
Qu'en pensé' nous déshabillions,
Que ce fût servantes ou dames,
Bref, n'importe quels cotillons,
Propres ou non, tous étaient bons ;
Ayant, dans nos jeunes audaces,
Tous le même amour délirant
{ Pour les sœurs *Ferlus*, les trois Grâces...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.
{ Tous, nous adorions les trois Grâces...
{ Rien n'est sacré pour un enfant.

Dans une vieille sympathique (1)
R'trouvant notr' mèr' qui nous manquait,
Nous la surnommions la *Bernique*,
La payant par un sobriquet.
O vous tous, qu' notre ingrate enfance
Affubla d'un surnom plaisant,
Là-haut, faites-nous indulgence...
Rien n'est sacré pour un enfant !

Et depuis lors, Dieu me pardonne !
On nous vit, fils dégénérés,
Brûler, dans notre Babylone,
Les dieux autrefois adorés ;
Préférant l' bordeaux qu'on nous passe
A l'abondance, et préférant
La dind' truffée à la *carnasse*...
Rien n'est sacré pour un enfant !

(1) Madame de Bernard, mère de M. Anselme de Bernard, directeur.

FAITS SORÉZIENS

Nous avons reçu la lettre suivante et les ouvrages qu'elle indique. Etrangers ici à la politique, nous ne voulons ni ne pouvons entrer dans des détails sur la brochure de FRANÇOIS FERLUS, qui, en 1811, traitait la question allemande de manière à paraître, en 1867, une œuvre d'actualité.

Elle prouve que FRANÇOIS FERLUS ne se bornait pas à l'accomplissement de ses devoirs d'enseignant illustre, mais savait aussi payer sa dette de bon citoyen.

A M. le Directeur du Comité central Sorézien, à Paris.

Monsieur,

J'apprends avec le plus vif plaisir que le banquet annuel des anciens élèves de l'école de Sorèze (direction frères *Ferlus* et de *Bernard*) doit avoir lieu le 9 mai prochain.

Probablement et malheureusement, Dieu aura disposé des jours précieux des directeurs.

Je vous fais donc un modeste envoi : c'est une surprise littéraire, très-rare aujourd'hui, et écrite par M. François Ferlus, en 1811. Puisse cette œuvre raviver vos joies et réveiller, en faveur de son auteur, toutes les sympathies et tous les regrets dont il est digne à tous égards.

Veuillez accueillir avec bienveillance mon hommage et agréer l'assurance de ma très-haute et parfaite considération.

Votre très-humble et obéissant serviteur,

L. SCHAUER,

Homme de lettres, 155, rue de Sèvres.

Paris, ce 25 avril 1867.

J'ajoute un exemplaire de *Marie-Thérèse, etc.* Recevez-le avec indulgence, je vous prie.

NÉCROLOGIE

L'année qui vient de s'écouler nous a enlevé **XAVIER PAULINIER**, ancien élève de 1810 à 1815. C'était certainement un des meilleurs et des plus distingués d'entre nous.

Sa fortune s'était faite dans les fonctions de courtier de commerce, où il avait montré une intelligence et une activité très-remarquables. Retiré des affaires, il était devenu agriculteur dans une propriété à Rhein-du-Bois, près Mehun-sur-Yèvre (Cher) et à laquelle il a donné un grand développement.

Il avait épousé la sœur du contre-amiral **LE BARBIER DE TINAN**, et cette digne compagne a été l'ornement et le bonheur de sa vie. Ses nombreuses filles se sont alliées à des hommes d'élite; l'aînée, douée de tous les dons de la nature, a épousé un littérateur bien connu, **M. FORGUES**, qui ne s'est pas moins fait connaître sous le pseudonyme de **OLD-NICK**.

PAULINIER a siégé à nos premiers banquets annuels. Appelé dans son domaine rural dès le mois de mars, chaque année, il n'a pu venir depuis à notre banquet de mai, mais sa cotisation ne s'est jamais fait attendre.

C'était un homme excellent, chez qui le cœur était au niveau de l'esprit, et dont la perte est l'objet des regrets les plus profonds.

Peu de jours avant le banquet annuel, notre camarade **JAUZION** perdait sa femme, une femme charmante, distinguée, non moins par sa personne, que par son esprit et son talent. Peintre, elle exposait tous les ans, des œuvres remarquées.

Cette année a vu aussi la mort de madame **DEGOLA**, veuve

de l'ancien professeur de ce nom, et qui nous enseignait la musique, le piano et le chant.

P. S. Au moment où ce compte rendu était sous presse, nous rendions les derniers devoirs à l'un de nos plus vieux et excellents camarades, VIDAL, ancien élève de 1794 à 1803. Violoniste presque célèbre, il avait été jugé digne, par BAILLOT, de faire partie de ses fameux quatuors, et, ce qui n'était pas pour lui un moindre titre d'honneur, il avait été chef d'orchestre du Théâtre-Italien, sous la direction si artistique *Severini (Rossini)*. VIDAL avait assisté à nos premiers banquets annuels; sa santé, profondément altérée, l'en avait éloigné depuis quelque temps, mais son tribut n'avait jamais fait défaut à notre caisse de secours.

LISTE PARISIENNE DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE DE SORÈZE

Directions FERLUS Frères et DE BERNARD

ANNÉE 1867 (2)

NOMS ET PRÉNOMS	TITRES ET QUALITÉS	DEMEURES	ENTRÉE À L'ÉCOLE ET SORTIE
ALBY (ERNEST).....	Homme de lettres, *	Rue Laffitte, 1.....	1822 — 1828
ARAGO (ETIENNE).....	Homme de lettres, ancien Représentant du peuple, ancien Directeur général des postes...	Rue de la Chaise, 14.....	1815 — 1818
ARMAN (LUCIEN).....	Constructeur de navires, député au Corps législatif, membre du Conseil général de la Gironde, membre de la Chambre de com., C *	Boulevard Haussmann, 31.....	1822 — 1828
ARNOUX (J.-J.).....	Homme de lettres.....	Rue de Choiseul.....	1820 — 1824
ARTHAUD (PIERRE).....	Capitaine en retraite.....	Rue de Lancry, 3.....	1803 — 1806
AUDOUY (ARMAND).....	Avocat à la Cour impériale, Docteur en droit.	Rue Montmartre, 161.....	1838 — 1840
BARBE (AUGUSTE).....	Ancien négociant.....	Boulevard de la Madeleine, 9.	1827 — 1834
BAUDE (ALPHONSE).....	Inspecteur général des ponts et chaussées, O. *	Rue Royale-Saint-Honoré, 13.	1812 — 1816
BENTZMAN de (THEOBALD).	Général de brigade, commandant l'artillerie de la première division militaire, C. *	A Vincennes.....	1823 — 1830
BERNADAC (MARIUS).....	Rentier.....	Boulevard Magenta, 96.....	1808 — 1816
BESPLAS, M ^{rs} de (JULES) ..	Ancien Officier dans la garde royale, *	Rue Neuve-des-Mathurins, 87.	1807 — 1814
BONNET (JEAN-PIERRE)....	Rentier.....	Rue de Clichy, 58.....	1823 — 1828

BOUCAULT (ÉDOUARD).....	Avocat.....	Rue du Cherche-Midi, 66.....	1810	—	1814
CALMÈTES (VICTOR).....	Conseiller à la Cour de cassation, O. *	Boulevard Saint-Michel, 4.....	1813	—	1818
CAMPAIGNO, C ^{te} de (JEAN)	Député au C. lég., anc. Maire de Toulouse, O. *	Rue d'Anjou-Saint-Honoré, 14	1816	—	1820
CASSANAC (EUGÈNE).....	Chef d'institution.....	Rue Cassini, 6.....	1823	—	1830
CASSICOURT (CHARLES)....	Rentier.....	Rue d'Aumale, 28.....	1826	—	1833
CAUSSADE père (AUGUSTE)	Directeur de l'Administration du Sénat.....	Rue du Cherche-Midi, 13.....	1808	—	1813
CAUSSADE fils (LOUIS)....	Employé à la direction générale des postes, bureau des non-valeurs.....	Rue de la Croix, 4, Paris-Passy	1830	—	1834
CAUVET (ALCIDE).....	Ingénieur, Directeur des études à l'école impériale des arts et manufactures, *	Rue Neuve-des-Mathurins, 73	1836	—	1840
CAZALIS (ADOLPHE).....	Docteur-Médecin.....	Avenue Victoria, 8.....	1816	—	1822
CHAMBRELENT (ANDRÉ)...	Négociant.....	Rue d'Hauteville, 72.....	1828	—	1834
CHAMPION (AUGUSTE).....	Rentier.....	Avenue de Rueil, 5, à Nanterre.	1833	—	1840
CHANET (ANDRÉ).....	Docteur-Médecin.....	Rue de Provence, 55.....	1829	—	1832
COQ (PAUL).....	Economiste.....	Boulevard Magenta, 190.....	1820	—	1827
DAGUILHON (OSMIN).....	Ancien Député.....	Rue de la Victoire, 82.....	1823	—	1829
DAREXY (FERDINAND).....	Voyageur de commerce.....	Rue de la Tour-d'Auvergne, 13	1821	—	1832
DELBALAT (JAMES).....	Ingénieur hydrographe de la marine, *	Rue de l'Université, 13.....	1833	—	1839
DENUC (JEAN-BAPTISTE)...	Capitaine de frégate.....	Rue de Penthièvre, 34.....	1827	—	1833
DERAMOND (CASIMIR).....	Docteur-Médecin.....	Rue du Faub.-Poissonnière, 110	1811	—	1817
DESMAREST (JOSEPH).....	Avoué près la Cour impériale.....	Rue de Rivoli, 69.....	1832	—	1866
DE VAUX, baron (CASIMIR).	Inspecteur-général de l'imprimerie et de la librairie, ancien Sous-Préfet, *	Rue Blanche, 10.....	1828	—	1830
FABRÉ (VICTOR).....	Ingr du ch. de fer de Paris Lyon-Médit., O. *	Rue Mogador, 14.....	1820	—	1827
FABREGE (LOUIS).....	Ancien négociant.....	Rue de Ponthieu, 23.....	1818	—	1822
FABREGE (PAUL).....	Rentier.....	Rue Biot, 13, Paris-Batignoll.	1820	—	1823

(1) Nous avons compris dans la liste parisienne, ceux d'entre nous qui sont Députés au Corps Législatif. Ils appartiennent à la fois à Paris et à la Province, passent à Paris le temps de la session, viennent à nos dîners, particulièrement au banquet annuel, et nous remettent leur cotisation de l'année.

(2) Si des erreurs ou des omissions se rencontrent dans notre liste, on est prié de nous les signaler, pour qu'elles soient réparées l'année suivante.

NOMS ET PRÉNOMS	TITRES ET QUALITÉS	DEMEURES	ENTRÉE A L'ÉCOLE ET SORTIE
FERLUS (LOUIS-DOMINIQUE).	Ancien élève, ancien professeur, neveu des anciens directeurs.	Rue Lacépède, 25.	1796 — 1806
FEYT (CHARLES).	Propriétaire.	Rue de Berlin, 30.	1830 — 1833
GABRIAC, V ^o de (ALEXIS).	Ancien Ministre plénipotentiaire, C. *	Rue Caumartin, 37.	1825 — 1830
GRASSI (CASIMIR).	Docteur-Médecin, ancien pharmacien en chef des hôpitaux, pharmacien de l'Empereur, *.	Rue Favart, 8.	1827 — 1837
GRIMAILH (EMILE).	Inspecteur de Compagnie d'assurances.	Rue Tronchet, 2.	1819 — 1827
GROS, baron (LOUIS).	Ancien ambassadeur en Chine, au Japon et en Angleterre, Sénateur, G. *	Rue Barbet-de-Jouy, 13.	1807 — 1812
GUIRAUD (HENRI).	Avocat à la Cour impériale.	Rue Fontanes, 3.	1838 — 1840
GUIZARD de (LOUIS).	Ancien directeur général des Beaux-Arts, O. *	Faubourg Saint-Honoré, 54.	1814 — 1817
JAUZION (FELIX).	Ingénieur civil.	Rue Saint-Anastase, 7.	1824 — 1827
JULIEN (JOSEPH).	Propriétaire.	Rue d'Anjou-Saint-Honoré, 49.	1819 — 1824
LARREGUY J. (BENJAMIN).	Ancien chef de bureau au Min. du Comm., *.	Rue St-Dominique-St-Germ., 33.	1814 — 1820
LEYGUE (EUGENE).	Peintre.	Rue de Humboldt, 25.	1825 — 1830
MARLET (HENRI).	Ancien officier.	Rue de Buffaut, 6.	1821 — 1829
MAS (EMILE).	Négociant.	Rue du Mail, 7.	1826 — 1830
MOUSNIER (PHILIPPE).	Rentier.	Rue de Laval, 25.	1820 — 1826
NOUGUIER (HENRI).	Ancien agréé au Tribunal de commerce, ancien avocat à la Cour de cassation.	Cité d'Antin, 4.	1818 — 1822
NOUGUIER (CHARLES).	Conseiller à la Cour de cassation, O. *	Rue Gabrielle, 33, à Charenton	1820 — 1824
NOUGUIER (LOUIS).	Avocat à la Cour impériale.	Rue Bonaparte, 17.	1820 — 1827
NUBAR-PACHA.	Ministre des affaires étrangères d'Egypte.	Au Grand-Hôtel.	1838 — 1840

OLOMBEL (HENRI).....	Manufacturier à Mazamet.....	Rue Joubert, 19.....	1825	—	1832
PAGÈS aîné (ANTOINE).....	Consellier d'Etat en service extraordinaire, O. *	Rue Tronchet, 13.....	1814	—	1818
PAGES J. (BONAVENTURE)...	Ancien préfet, O. *	Paris-Passy.....	1820	—	1825
PASTURIN (ELIE).....	Ancien avoué.....	Rue Scribe, 5.....	1814	—	1821
PASTURIN (FRANCIS).....	Rentier.....	Place Vintimille, 4.....	1815	—	1824
PELLIER (ADOLPHE).....	Sous-chef à la Légion d'honneur.....	Cité Gaillard, 3.....	1824	—	1827
PICCIONI (VINCENT).....	Député au Corps législatif, membre du Conseil général de la Haute-Garonne, *				
PIFFARD (PAMPHILE).....	Rentier.....	Rue d'Aumale, 12 et 14.....	1826	—	1832
PIZARRO (JUAN).....	Rentier.....	Rue de Villiers, 6, & Levallois.	1816	—	1821
REIG (MICHEL).....	Négociant en vins.....	Rue Neuve-du-Luxembourg, 45	1821	—	1830
RICHEMONT, Vte de (GUST.)	Député au Corps législatif, O. *	Rue et Ile Saint-Louis, 64....	1827	—	1831
ROC (AUGUSTE).....	Ancien négociant.....	Rue de Rivoli, 170.....	1818	—	1825
ROMEY (CHARLES).....	Homme de lettres, *	Rue Laffite, 33.....	1829	—	1833
ROQUES SALVAZA.....	Député au Corps législatif, maire de Carcassonne, vice-président du Conseil gén. de l'Aude, C. *	Rue des Fossés-St-Victor, 19.	1817	—	1822
ROUET (LOUIS).....	Chef du contrôle, à la compagnie la <i>Nationale</i> .	Rue Chauveau-Lagarde, 12....	1812	—	1817
SACALEY (AUGUSTE).....	Sous-chef au cabinet de l'Empereur, O. *	Rue de Beaulieu, à Levallois.	1819	—	1824
SAINT-LÉGER de (HIPPOLYTE)	Propriétaire, *	Rue de Rivoli, 145.....	1815	—	1818
SAINT-PAUL de (GASTON)...	Consellier d'Etat, directeur général du personnel, du cabinet et de la presse, au Ministère de l'intérieur, C. *	Rue de la Chaussée-d'Antin, 46	1820	—	1828
SAINT-RAYMOND (HECTOR)	Ancien chef de bureau au Ministère des finances, *	Rue du Cirque, 15.....	1835	—	1839
SANOIS de (ARTHUR).....	Sous-chef au Ministère de l'intérieur (division de l'imprimerie et de la librairie).....	Rue Sainte-Placide, 31.....	1812	—	1819
SEGUY (AIME).....	Propriétaire.....	Rue Barbet-de-Jouy, 42.....	1834	—	1840
SIEURAC (CHARLES).....	Employé au Ministère de la guerre.....	Rue d'Aumale, 12 et 14.....	1832	—	1836
VIVÈS (LOUIS).....	Ancien négociant.....	Avenue des Ternes, 82.....	1831	—	1836
VOIROL (baron ALFRED)...	Ancien sous-préfet, *	Rue de Trévise, 32.....	1821	—	1826
		Rue des Saussayes, 14.....	1834	—	1835

LISTE DES COTISATIONS

Année Sorézienne 1866-1867 (1)

PARIS

Alby (Ernest).....	20
Arago (Etienne).....	10
Arman.....	100
Audoy.....	40
Barbe.....	25
Baude.....	50
Bentzman (de).....	50
Bernadac.....	30
Calmètes.....	50
Campaigno (de).....	20
Cassicourt.....	30
Caussade (père).....	40
Cauvet.....	20
Cazalis (William).....	20
Cazalis (Adolphe).....	20
Champion.....	10
Chanet.....	50
Dagullhon.....	50
Delbalat.....	10
Denuc.....	10
Deramond.....	25
De Vaux.....	20
Desmarest.....	30
Fabré.....	20
Fabrège (Louis).....	10
Fabrège (Paul).....	10
Feyt.....	10
Grassi.....	50
Gros (baron).....	50
Guiraud.....	30
Guizard (de).....	20
Leygue.....	20
Mas.....	10
Mousnier.....	100
Nouguier (Henri).....	50
Nouguier (Charles).....	50
Nouguier (Louis).....	50
Nubar-Pacha.....	500
Olombel (Henri).....	50
Pagès, 1.....	20

Pasturin (Elie).....	20
Pellier.....	10
Piccioni.....	100
Piffard.....	50
Reig.....	20
Roc.....	10
Sacaley.....	50
Saint-Léger (de).....	20
Saint-Paul (de).....	150
Saint-Raymond.....	20
Sanois (de).....	10
Seguy.....	50
Voirol (baron).....	20

DEPARTEMENTS

Charente-Inférieure

ROCHEFORT

De Lisleferme.....	20
--------------------	----

Côtes-du-Nord

GUINGAMP

De Boisboissel.....	10
---------------------	----

Haute-Garonne

TOULOUSE

Langlade.....	10
---------------	----

Hérault

MONTPELLIER

Fabrège (Frédéric).....	10
-------------------------	----

Glaize.....	10
-------------	----

Maine-et-Loire

ANGERS

Darnis.....	20
-------------	----

Pas-de-Calais

BOULOGNE-SUR-MER

Nouguier (Jules).....	50
-----------------------	----

Seine-et-Oise

VERSAILLES

Laurens-Rabier.....	50
---------------------	----

ETRANGER

La Plata

BUENOS-AYRES

Nouguier (Paul).....	50
----------------------	----

(1) Les cotisations sont en sus des 10 fr. versés, par chaque convive, au banquet annuel, avec les 15 fr., prix du diner, et lesquels 10 fr. servent à payer les dîners des anciens professeurs invités, et à défrayer ce banquet des frais accessoires. Ce qui en reste est versé à la caisse commune de secours.

Quelques cotisations sont encore à recevoir à Paris, et presque toutes celles de province pour l'année Sorézienne 1866-1867. Nous préférons ne pas attendre leur réalisation et ne pas retarder la distribution du présent compte rendu. Elles trouveront place dans le compte rendu suivant.

